

XYZ. La revue de la nouvelle



La peau de Gretel

M.-A. Boisvert

Numéro 129, printemps 2017

Contes de fées : des mondes désenchantés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84410ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisvert, M.-A. (2017). La peau de Gretel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 44–50.

La peau de Gretel

M.-A. Boisvert

LES BRANCHES NUES ET LONGUES des merisiers, bouleaux, tilleuls, se cognent et s'entrechoquent dans les vagues de vents venant des plaines voisines ; derrière le camp coule le bruit d'un torrent, résonne et s'étire, son rythme irrégulier formant un contrepoint avec le souffle de ma sœur, endormie. La lune haute au travers des cimes, des nuages bas nappent le ciel, la sobriété de la forêt s'allonge dans la hauteur des faîtes : je reste éveillé ; la nuit est revenue, rassurante, et douce et fraîche comme la peau de Gretel.

Je dors sans draps, n'en ai pas besoin. Père répète souvent *nous portons notre peau comme une couverture*, et ajoute ensuite tout bas près des oreilles *elle cache la vérité de qui nous sommes*. Dessous elle se trouve un enfant, le véritable moi que je dois cacher, car il ne faut pas révéler les secrets de la famille. Il faut dire *Heil Hitler* comme les autres, faire le signe, et partir sans un mot. Père dit aussi *la couverture nous protège des yeux insistants ; les gens veulent tout voir, tout savoir, même les secrets de sous la peau*. Il ne faut rien dire, pour la sécurité. Il faut se méfier des SS et des lumières, violentes, qu'ils gardent à leurs ceintures.

Je me souviens, un matin j'accompagne Gretel chez le marchand. Le jour débute à peine et déjà la file s'allonge sur plusieurs coins de rues. Nous nous inquiétons de pouvoir revenir à la maison avec le pain, l'ersatz de café et le beurre attendus par Mère. Dès lors, les regards se tournent vers nous ; on nous scrute des pieds à la tête, j'entends les gens parler bas, et plus nous avançons, plus leurs regards écorchent ma peau ; ils veulent voir sous la couverture et tentent de l'agripper. Ils murmurent entre eux *l'enfant se tient hors des rangs du Führer, c'est un traître, il n'est pas nazi*, et j'ai peur ; peur de voir les hommes et les femmes avancer leurs mains vers moi et arracher la couverture, de voir le secret de la famille à découvert, de voir apparaître

dans leurs yeux l'éclat d'une vérité connue à mon sujet. Ma poitrine se resserre, je respire difficilement, par halètements. Je répète en silence des *Heil Hitler!* à pleine vitesse, et pour mieux me convaincre je dis *tu es comme les autres, Hänsel, comme les autres*. Deux SS me regardent, je deviens blanc comme les doigts de Gretel, qui serrent les tickets de rationnement. Je ne retourne plus chez le marchand.

Gretel a des yeux d'animal sauvage, vifs et bruns, et profonds, qui ouvrent des espaces plus grands que les mers. Attirés par la clarté de ses prunelles, hommes et femmes confondus y plongent, s'y abritent, se nourrissent de leur éclat. Les temps sont difficiles, les vivres manquent depuis des mois et nos corps, laiteux et frêles, commencent à en ressentir les carences. Nos peaux perdent le peu qu'il reste de leur couleur rosée pour devenir pâles, voire verdâtres, mais pas chez Gretel : elle arbore un teint frais. Habitée par une fougue, elle dévoile dans sa minceur un corps primal dont l'innocence des gestes offre aux regards des courbes qui s'affirment avec une assurance désarmante. Gretel est un feu qui chauffe les joues, un alcool qui revigore les corps ; les hommes rêvent de la boire, au goulot, directement sur les lèvres ; moi-même, je rêve parfois de les mordre un peu.

Tous regardent les yeux de Gretel et écoutent sa voix, gracieuse. Je me tiens près d'elle, ma langue bouge dans ma bouche, s'agitent mes lèvres, en silence. La voix de ma sœur fascine. Si j'essaie de parler avec son éloquence, tous rient. Ma voix au grain rugueux se coince dans ma gorge et se tord, les mots s'emmêlent avant d'être projetés au-dehors, je bafouille, puis me tais. Alors Gretel sourit, et à ce moment précis je la déteste. Je voudrais la griffer. Mais lorsqu'elle dit mon prénom, je l'aime à nouveau ; elle me parle, pose les yeux sur moi. Quand elle le dit — *Hänsel* —, elle insiste sur les consonnes, fait sonner le *s* et le *l* plus longtemps, et à l'oreille c'est un chant qui s'élève. Souvent sa voix tremble un peu, et quand cela se produit, je ressens de la joie ; je voudrais qu'elle se brise, mais les gens l'apprécient, la qualifient de *fragile*, de *frêle* ; on croirait voir un oiseau prendre son

envol ! Moi, je souhaite la voir partir dans une bourrasque de vent, disparaître enfin, ma sœur muette. Mais lorsque mon prénom frôle ses lèvres, il semble contenir en lui une puissante beauté, et j'aimerais le cueillir à même sa bouche.

Les gens aiment Gretel. Elle contraste avec l'animosité planante dans tout le pays. Quand ils me voient rester au loin, ils se souviennent que la peur existe, alors ils préfèrent Gretel et voudraient la regarder longtemps, pour oublier. L'officier Stein le fait souvent. Il s'approche d'elle et lui parle en avançant toujours sa bouche près de son oreille. Je n'entends jamais ce qu'il lui dit, mais chaque fois un éclat de rire clôt leur rencontre.

Sauf un soir. Alors que Gretel quitte la poste, l'officier Stein l'emmène avec lui en s'éloignant de la route. Une fois à distance, il attire ma sœur contre son ventre en glissant un bras derrière son corps élancé ; Gretel ne rit pas, cette fois, elle se tient les poings serrés, les bras pendant de chaque côté du corps, alors que l'officier Stein s'approche d'elle, toujours plus ; ma sœur s'arc-boute, son dos roule sur le bras de l'officier pour s'éloigner de sa bouche qui s'avance vers elle ; l'officier prononce certains mots très près de son visage, elle hoche la tête, oui, puis non, puis encore non, leurs nez se touchent, et je suis loin, je le sais, mais je le jure, je vois tout : Gretel avec sa poitrine menue et tendue vers l'avant, et l'officier Stein avec son visage contre celui de ma sœur ; et les bras raides et tremblants de Gretel, qui pendent derrière elle, et les muscles bandés et imposants de l'officier la retenant près de lui. Ils ne bougent plus, et soudain l'officier Stein baisse la tête et la regarde : les seins de Gretel pointent. Il regarde ma sœur avec dans les yeux cet éclat qui m'effraie. C'est un officier SS, elle aurait dû se méfier. Elle aurait dû.

Plus tard elle rentre pour le repas, s'assied devant moi comme à son habitude. À chaque bouchée avalée, je jette un coup d'œil dans sa direction. Ses seins qui pointent et l'officier Stein, les yeux posés sur elle : l'image m'obsède. Les derniers mois ont transformé ma sœur sans que je remarque
46 le moindre détail, et pourtant c'est là, je le vois maintenant :

sa poitrine a poussé, ses jambes ont allongé. Ses courbes se précisent; elle a désormais un corps sur lequel les garçons peuvent poser leurs mains, des mamelons durs, à mordre, et des hanches auxquelles s'accrocher une fois en elle, pendant l'amour. Gretel devient une femme, sans m'avertir; je la déteste pour ça.

Et le silence s'étend sur la table, entre nos assiettes vides et nos ventres creux; le visage préoccupé de Père se reflète dans nos verres à sec et sales. Après le repas, je me rends au salon allumer le feu, d'où j'entends leurs voix. Père s'adresse à Mère: lignes surveillées, zones à risque, attaques possibles, *si cela gronde ce soir, c'est que tout est vrai*. Arrestations, alliés torturés, KZ¹, gens fichés, *nous pourrions être les prochains*. Mère ne répond rien, encaisse les informations; un silence de trop, Père s'emporte. *Nous avons été découverts, Hanne, nous devons préparer la fuite. Alexander propose de laisser les enfants chez Gisele, près de la frontière. Les prochains, ce sera nous*.

Mère quitte la salle à manger. Dehors tonnent les premiers grondements après une absence de plusieurs semaines. Le ciel deviendra ocre et rougeâtre; il commence déjà à se colorer lorsque je monte à la chambre. Le lendemain, à la fin du jour, Gretel revient de chez le marchand avec les yeux bouffis; personne ne dit mot, elle remet les paquets à Mère qui les glisse dans son sac. À la tombée de la nuit, nous partons.



Une maison de bois, celle de Gisele, en bordure de la forêt; la maison de Père et Mère, notre maison, se trouve de l'autre côté de la forêt. Nous l'avons contournée par la route, dans la nuit, de longues heures où je ne dormais pas. Père et Mère nous ont laissés ici, chez Gisele, pour la sécurité, *nous reviendrons*. Dans la nuit, les mains froides de ma sœur sur

1. Abréviation nazie pour camp de concentration (*Konzentrationslager*).

mon bras et sa bouche contre mon oreille, je me réveille; elle murmure *je dois partir, aide-moi*; ses yeux grands et paniqués, *tout est ma faute, je dois partir, il n'est peut-être pas trop tard*. Elle parle d'un camp de chasse au centre de la forêt, *c'est l'officier Stein, il m'a dit « c'est ça ou je révèle tout »*; son souffle s'accélère, ses joues en larmes, *Oh Hänsel, je n'aurais pas dû parler...* Elle a besoin de moi. *Tu connais la nuit, n'en as pas peur, moi si; aide-moi, il faut faire vite*. Elle dit mon nom, tient ma main, appuie son front contre mon avant-bras. Je pars avec elle

Nous devons traverser la forêt presque en entier pour atteindre le campement de l'officier Stein; nous devons suivre le torrent pour y arriver avant le matin. Les feuilles mortes s'emmêlent à nos pas et la voix de Gretel résonne sous les branches. *Tu sais, Hänsel, l'officier Stein... il a touché mes seins, il y a quelque temps*. Ma langue bouge dans ma bouche, s'agitent mes lèvres, mais je ne parle pas. *Il a touché le reste de mon corps, aussi; tout mon corps... et beaucoup*. Se crispent tous mes muscles, les uns après les autres. Je reprends la marche, sans un mot. Les feuilles rendues glissantes par les dernières pluies s'étendent, forment un tapis devant nous. Un peu plus loin, Gretel se blesse, sa jambe se coince dans une racine tortueuse qui lacère sa peau; tachée de sang, elle ralentit sa cadence. Nous arrivons au camp avant la fin de la nuit, épuisés.

La marche longue transformant la forêt en confessionnal, Gretel a parlé, s'est délestée. Le poids de ses aveux repose désormais sur mes épaules. Elle m'a tout dit: les attouchements, les demandes de l'officier, les papiers de Père qu'elle a dû lui donner, les autres informations qu'il lui a demandées, qu'elle a refusé de divulguer; la bouche de Stein sur son cou, ses seins; ses mains dans le creux de ses jambes, dans la noirceur de son sexe; et les menaces. *Tu refuses encore une fois et ta famille disparaît*. Elle devait venir ici, à son camp, et payer pour s'assurer de la survie de la famille. *Et tu paieras comme je le veux, petite*. Des cendres fraîches dans le foyer, traces de

48 son passage au camp: elle avait raison, il reviendrait.

Sortie nettoyer sa blessure, Gretel s'approche du torrent, retire sa robe, la suspend à un arbre — elle ne veut pas la mouiller — puis plonge ses mains dans l'eau. Elle caresse par de longs va-et-vient ses jambes, retire la boue et le sang. Les pieds dans les remous, le derrière appuyé contre un rocher, elle ne porte qu'un caleçon. Ses seins blancs sous la lune, ses jambes propres, la tête levée vers le ciel, elle descend ses paumes sur son corps, glisse ses doigts dans les poils longs de son sexe, de haut en bas ; sa poitrine se gonfle, des mouvements réguliers ; les doigts sur son sexe, dans son sexe ; elle touche sa vulve, comme l'officier le lui a fait ; ses mamelons pointent vers les étoiles. En retrait, en bordure du torrent, je la regarde et ne comprends pas : comment peut-elle, la famille, son corps, l'officier, ce n'est pas possible. Elle aime ces attouchements ; elle devient femme ; comment peut-elle ? Elle ne restera plus près de moi, elle partira. Entre mes jambes, je sens une étrangeté ; plus elle se touche, plus je sens une bosse ; je serre les jambes et l'empêche de grossir ; des images en tête : ses seins et ma bouche, embrasser ses poils, la goûter ; je la déteste. Gretel, comment oses-tu, comment peux-tu me faire cela, à moi ? Mes yeux piquent. Je les ferme, essuie mes joues, puis retourne au camp.

Il faut reprendre des forces, calmer la colère. Demain, je retrouverai Père et Mère, et leur dirai tout. Les mots glisseront hors de ma bouche, droits, et résonneront, clairs, à leur oreille. Je suis leur fils, leur enfant ; Gretel a rompu nos liens. Nous devons taire le secret de la famille, il ne fallait pas dévoiler l'enfant sous la couverture et donner raison aux gens à notre sujet ; au sujet de Père, de Mère et des autres. Mais Gretel, enfant presque femme sous les lèvres de l'officier Stein, sous ce toucher d'homme tout autant que sous celui de ses propres mains, ses mains sales à elle, a relevé la couverture, est allée jusqu'à soulever sa robe ; elle a montré l'enfant caché en elle à un SS, l'a laissé filer. Elle ne l'a pas protégé, ne m'a pas protégé non plus ; je dois le faire moi-même, et doublement désormais. Ma sœur traîtresse, ma confiance détruite, je ne peux plus compter sur elle ; il faut me protéger.

Claudicant, son pas cogne dur contre le plancher de bois du campement. Le sang ne coule plus de sa blessure, Gretel s'étend près de moi, lève les yeux; elle garde le silence. Je regarde les paupières closes et la peau de ma sœur, diaphane; je fixe son cou et les deux traits entourant sa trachée. À chaque respiration, la peau se tend entre ces lignes, comme un tambour, et vibre et s'agite légèrement, un tremblement. Même dans son sommeil, sa voix tremble encore. Ma sœur fragile, légère; ma sœur qui aurait dû rester muette. Je caresse son cou doucement, appuie les pouces contre le tambour, et regarde son visage; *Gretel, belle es-tu ma sœur. J'enserme son cou de plus en plus fort. Toujours endormie, elle s'agite, ses cheveux tombent sur ses yeux; tu nous as trahis, Gretel;* son corps tremble, je garde encore son cou entre mes mains, je serre fort, si fort, mes jointures deviennent blanches *comme les tiennes, tu comprends? tu as raison, tu dois partir et tu as besoin de moi, je t'aide;* un dernier spasme, *c'est pour la sécurité, ma sœur;* elle ne bouge plus. Sa bouche fermée, son souffle ravalé; elle avait besoin de moi, je devais l'aider.

Les vents tombent, coule toujours le bruit d'un torrent, résonne, s'étire et m'enveloppe dans le silence du camp. L'aube s'élève à peine, un ciel sans nuage s'ouvre sur le jour, et la forêt recouvre le corps de ma sœur.